

LA MARS A

ET SES PALAIS

La Marsa reste chère au cœur de ceux qui l'ont habitée.

Au temps d'Amilcar, ce quartier de Carthage portait le nom de Megara. Il était réputé pour ses jardins, ses champs de vigne et ses oranges. Les villas s'échelonnaient le long de la mer, de Sidi-bou-Saïd à Gammarth. On peut encore apercevoir dans l'eau, à proximité du bord, notamment à la pointe de Sidi-bou-Saïd et au Cap-Rorab à Gammarth, des vestiges de constructions.

Aujourd'hui, cette petite ville n'est pas sans célébrité. Dans le Beylic, elle joue à la fois Versailles et Deauville.

Les voies pour y parvenir sont plaisantes : soit la route de Tunis à travers les vieux oliviers et les demeures princières, soit la voie ferrée du petit train électrique qui descend la côte de Sidi-bou-Saïd au milieu des vignes de l'Archevêché de Carthage.

Sans remonter au delà de l'époque musulmane, le passé de cette localité mérite la peine d'être rappelé.

A la période pré-aglabite, Hassan ben Noman y installe les coptes venus d'Egypte. Le village s'appelle alors Marsa Roum, Marsa la Chrétienne; il est à supposer aussi que s'étaient réfugiés là, les derniers berbères chrétiens non encore ralliés à l'Islam.

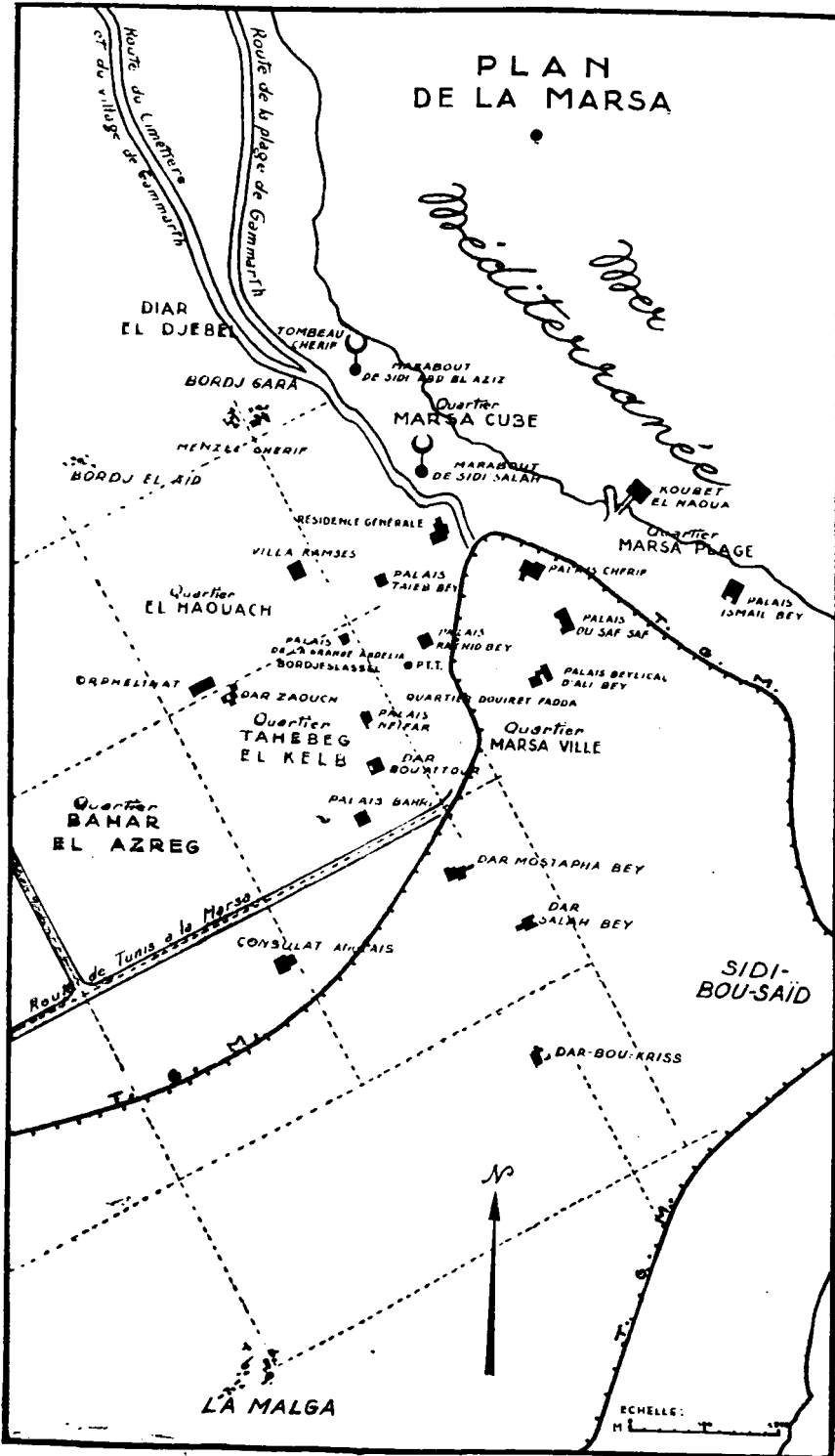
Puis, c'est la période aglabite ou ribatienne avec les postes de vigie et de défense de Sidi-bou-Saïd et de Sidi-Drif (palais de l'Archevêché actuellement), le ribat de La Marsa à l'emplacement de Sidi-Salah, celui de Gammarth, « El Ksar el Matrer » sur les dunes de Gammarth.

L'acqueduc romain de Carthage constituait une ligne de défense latérale entre le piton de l'Ariana et celui du Golfe de Sidi-bou-Saïd pour protéger l'arrière-pays, la plaine de La Soukra, de Che-trana et de Raouad, par trop vulnérable en cas de débarquement de l'ennemi.

A la période des combattants succède celle des mystiques ou période Sanagienne; époque troublée, durant laquelle La Malga devient la capitale des Beni-Zouied qui règnent sur La Marsa.

Plusieurs savants et religieux de Tunis quittent la Capitale et viennent se réfugier à La Marsa.

Sidi Mahrès, patron de la ville de Tunis, y meurt en 413 de l'hégire.



Sidi Salah el Zarah (le chirurgien), élève du précédent, est enterré à La Marsa.

Sidi Abdelaziz el Mahtouri el Korachi, un des plus grands mystiques du monde musulman, s'y retire.

A cette époque, le village s'appelle Marsa el Zarah.

Puis, c'est la période ribatienne militante et mystique avec Sidi-bou-Saïd qui continue la tradition de Sidi Abdelaziz dont il est l'élève.

En 669 de l'hégire a lieu à Raouad le débarquement de Saint-Louis qui remet en activité les différents ribats de la région.

Le cimetière de Sidi Abdelaziz, appelé « M'Kharab en Nour », « cimetière de la lumière » ou « Kourat ech Chouhada », « tertre des martyrs », est devenu le cimetière sacré des combattants, « mouzeidan » de l'époque, d'où renforcement du caractère sacré de ce cimetière dans lequel les cadis tenaient absolument à être enterrés. Ce cimetière est situé sur la route qui va de La Marsa à Gammarth.

Une grande porte aux couleurs vert et orange ouvre sur un important marabout surmonté d'une coupole. C'est le « tourbet » de la famille Chérif qui compte au nombre de ses ancêtres Sidna Hassan et Sidna Houssein, tous deux petits-fils du Prophète.

A côté, en direction de la mer, une autre Kouba renferme le tombeau de Sidi Abdelaziz.

A l'extérieur, au milieu des autres tombes rassemblées sur le sable, on peut distinguer celles des « mouzeidan » qui combattirent contre les croisés du roi Saint-Louis.

Vers la fin de la dynastie des Hafsides, avec le Kalifat Abou Obeïd Allah Mohamed, La Marsa devient un séjour de plaisance.

C'est la « Marsa Abdelia » avec le palais de la grande Abdalya, palais beylical, le palais de la petite Abdelia et le « Hafci », probablement dénommé de nos jours, Koubat el Aloua.

La grande Abdalya se trouve derrière l'immeuble de la poste. C'est un ensemble de bâtiments à plusieurs étages, couverts en terrasses d'où émergent quelques coupoles hémisphériques ou en arc de cloître.

L'entrée du bâtiment est de pur style hafside avec sa coupole reposant sur une base carrée, percée d'arcs en plein cintre par l'intermédiaire d'un tambour octogonal (1). Ce palais servit pendant longtemps de maison de retraite aux veuves des beys, et aussi de prisons, d'où son nom de Bordj Eslassel, la maison des chaînes.

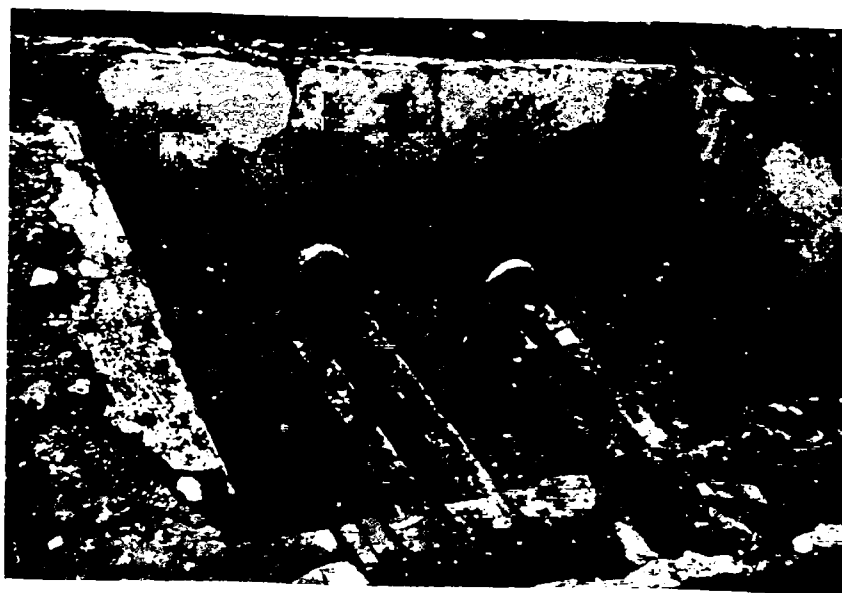
Le puits du Saf-Saf est de la même époque. Il est situé sur la place principale en face du palais d'Ahmed Bey, au milieu d'un café fort divertissant. Un dromadaire, les yeux couverts de cônes en paille, tourne à l'aveuglette, mélancoliquement, à regret, s'arrê-

(1) L'ensemble, sans oublier les écuries, mérite la peine d'être visité. Il y aura lieu de demander l'autorisation à la Municipalité de La Marsa.



Cimetière de Sidi-Abdelaziz

(Photo Lucy PISANI)



Tombes des « Mouzeidan » qui combattirent au débarquement de Saint Louis

(Photo Lucy PISANI)

tant de temps à autre, jusqu'à ce qu'un coup de matraque, accompagné d'un juron, le remette en mouvement au milieu des consommateurs.

Près de la margelle, des groupes de femmes et d'enfants viennent chercher de l'eau, car si le cafetier s'est installé tout autour, le puits n'en reste pas moins banal; durant les chaleurs de l'été, à l'arrivée du petit train (T.G.M.), un jeune adolescent d'une voix mélancolique, invite, en chantant, à consommer cette eau du « saf saf » qu'il présente dans une urne aux formes antiques.

De l'ancien palais beylical, il ne reste plus que la mosquée intérieure purement hafcide.

La mosquée hafcide de la ville a été restaurée par Ali Bey et son fils.

PERIODE HUSSEINITE

Hamouda Pacha, au 18^e siècle, reprend la tradition de La Marsa comme résidence beylicale, ainsi que son beau-frère El Monastiri, tandis que Mahmoud Bey et son fils Hussein II vont plutôt habiter Sidi-bou-Saïd ou à mi-chemin entre les deux villages, au Dar Hussein, actuellement Sidi Drif.

Au 19^e siècle, de nombreuses constructions s'élèvent à La Marsa. Leur inventaire figure sur le plan ci-contre.

Il est à remarquer que l'emplacement de ces demeures, comme celui des divers quartiers de La Marsa, se situe sur des lignes parallèles à la mer, probablement les mêmes que celles du cadastre romain. Du cimetière militaire de Gammarth, il sera possible, à l'aide de ce plan, de repérer le quadrillage que forment les chemins qui se croisent à angle droit.

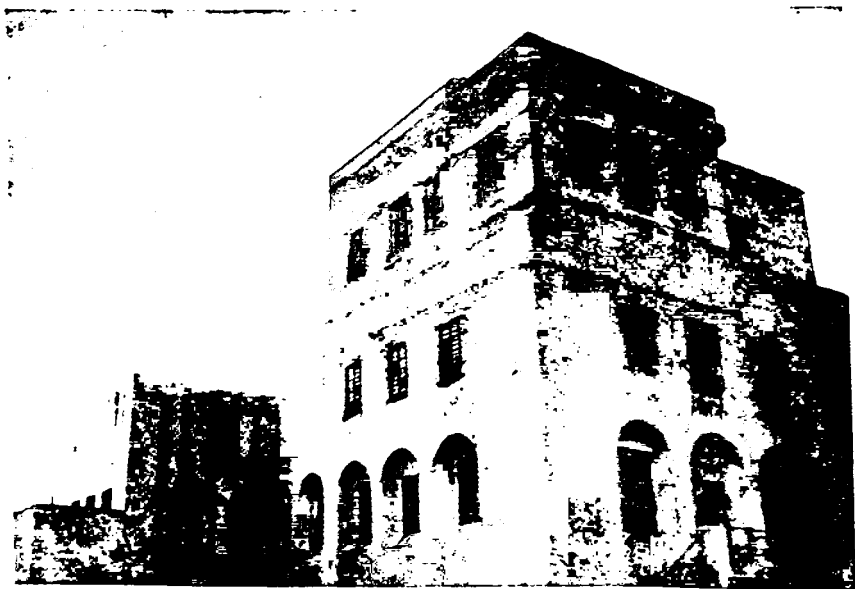
En partant de la plaine de la Soukra, voici l'énumération des divers quartiers de La Marsa et l'histoire des principaux palais qu'ils renferment.

Le quartier le plus excentrique et le plus anciennement habité est situé le long de la route qui, partant en face de la maison cantonnière, se dirige vers la colline de Gammarth.

C'est le quartier de « Bahr el Asreg », « La Mer Bleue », où se trouve le Consulat de Grande-Bretagne, résidence estivale d'Ahmed Bey, offerte gracieusement par celui-ci à l'Angleterre, vers 1825, pour servir d'habitation à ses consuls.

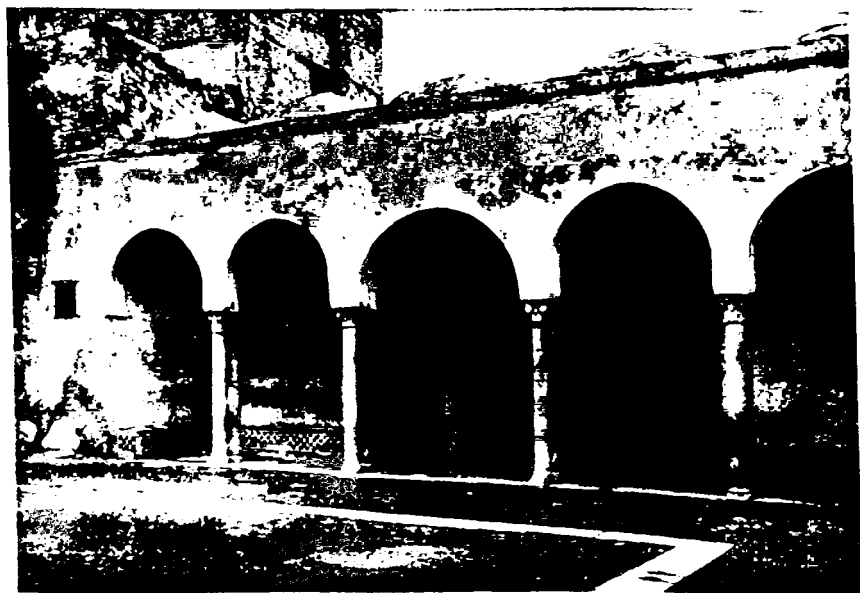
A l'époque, ce palais s'appelait « El Bordj ». Il fut occupé sans interruption, depuis 1850 jusqu'à nos jours, par les représentants de Grande-Bretagne.

« Tahebeg el Kelb », le « signal du chien », limitrophe du précédent, comprend entre autres demeures, le palais Bahri, dont le fondateur, Bahri Abdelsatar, était le Bach Hamba arabe d'Ahmed Bey I^{er}; les deux palais Zaouch à côté l'un de l'autre, respectivement occupés par l'Orphelinat des Sœurs de l'Assomption et par les descendants du Général Tahar Zaouch.



Palais de la grande Abdelia

(Photo Lucy PISANI)



La grande Abdelia — Cour intérieure

(Photo Lucy PISANI)

Dans le même secteur, au milieu d'anciens parcs beylicaux et à la place de palais démolis, c'est le quartier « El Aouech », « la mesure », particulièrement abrité en hiver.

Sur une première ligne, on rencontre le palais construit par Si Aziz ben Attour, ancien premier ministre d'Ali Bey, appartenant au Cheikh Si Tahar ben Achour, et le palais Neifar, construit par Hadj Tahar Neifar.

Ces deux familles se succèdent depuis près de deux siècles à la tête de l'Université de la Zitouna. Elles représentaient deux clans différents, parfois opposés.

A côté, c'est le palais Nasli Hauren, ou Villa Ramsès, construit à la fin du 19^e siècle par la princesse Nasli, tante du Khédive d'Égypte.

Elle avait épousé un Tunisien de la famille Bouhajeb. Cette femme était remarquable par son intelligence et sa conversation. Elle donnait des fêtes fastueuses à l'occasion desquelles les invités pouvaient admirer les plus ravissantes négresses, servantes de la princesse.

Le parc qui entourait cette demeure était particulièrement remarquable; hélas ! les arbres ont été coupés en grande partie, et il ne reste plus grand'chose de l'ordonnance des parterres et des allées. L'influence égyptienne se retrouve dans la décoration du palais. Enfin, au pied de la colline de Gammarth, c'est le palais de Lyon Nessim, dit Caïd Nessim, trésorier payeur d'Ahmed Bey, appelé aujourd'hui « Bordj Houki ».

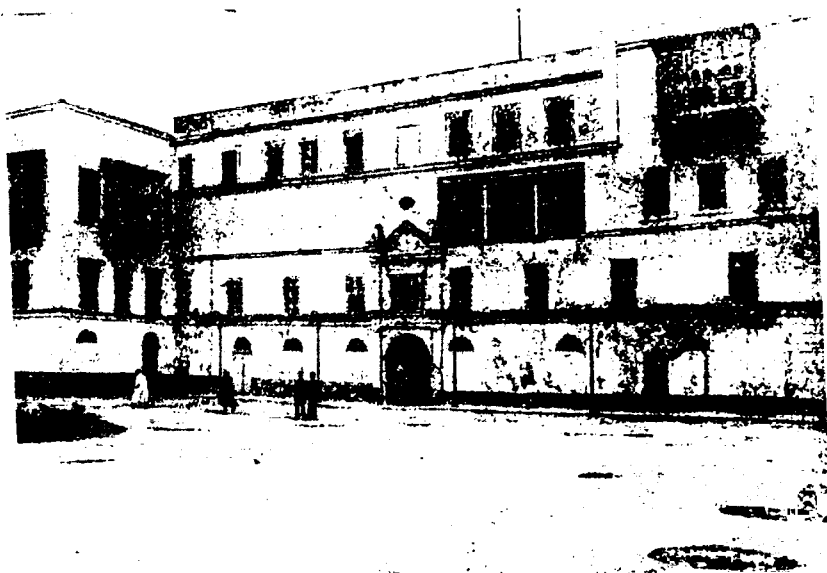
Sur la deuxième ligne, se trouvent :

- le palais Bou Kriss, appartenant aux Pères Blancs de Carthage;
- le palais de Salah Bey, habité par sa petite-fille, mariée au prince Mahmoud, fils de Mongi Bey;
- le palais de Mostapha Bey, père du bey du camp actuel, appartenant à la congrégation des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, lesquelles y tiennent un orphelinat pour garçons;
- le palais de Rachid Bey, en face du bâtiment des P. T. T., habité par ses petits-fils;
- le palais de Taïeb Bey, qui a disparu complètement, et a été transformé en lotissement Zacharia I;
- enfin, le Bordj Gara, qui appartenait à la sœur de Moncef Bey, la princesse Assia, est actuellement habité par le Général El Aid, son mari.

A côté le Menzel Cherif, appartenant autrefois à la famille Cherif, est connu à présent sous le nom de Bordj Ousslet.

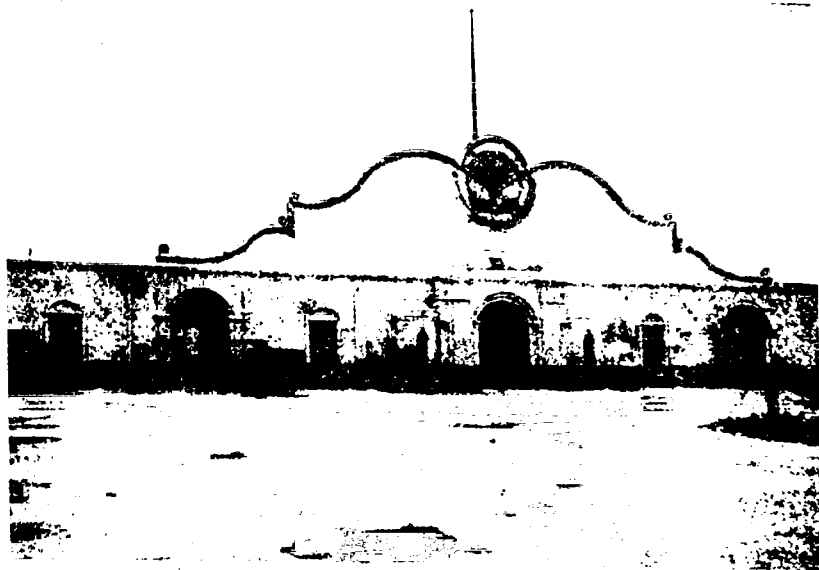
Une partie du quartier, dénommé aujourd'hui Marsa-Ville, porte le nom de « Douiret Fodda », qui veut dire « petite maison de l'argent ».

Il comprend le palais beylical d'Ali Bey, situé au bout d'une belle avenue complantée de magnolias. Dans cette avenue habitait Lella Qmar, princesse beylicale d'origine circassienne, décédée il y a quelques années.



Palais beylical d'Ali Bey

(Photo Lucy PISANI)



Palais beylical d'Ali Bey

(Photo Lucy PISANI)

Au temps d'Ali Bey, la musique de la Garde se réunissait cinq fois par jour, au milieu de la grande cour du palais, pour jouer.

En certaines occasions la foule était autorisée à circuler sous les fenêtres du harem, mais les dames étaient invitées par les sentinelles à plier leur ombrelle en passant devant le Bey, qui aimait à les reconnaître.

Le palais situé sur la place du Saf-Saf fut occupé successivement par Ahmed Bey et Moncef Bey.

A Marsa-Plage, le palais Ismaïl Bey, ancien « Hafsi », situé près de la gare, est habité par le prince Seif-Allah, fils d'Ismaïn Bey.

Enfin, le palais Kasnadar, construit par le ministre Mohamed Kasnadar, actuellement palais Chérif, appartient à la famille Chérif.

Le quartier de « Marsa Résidence », plus connu par les anciens habitants sous le nom de Sidi Salah, était agrémenté il y a quarante ans, par une magnifique allée d'eucalyptus. Quelques-uns demeurent encore devant la station du train qui à cette époque s'arrêtait là.

Cette allée longeait la Résidence jusqu'à hauteur du marabout de Sidi Salah.

C'est en 1785 que le bey de Tunis, pour donner une marque de bienveillance et d'affection au Consul de France, concède à cet officiel la jouissance d'une de ses maisons de plaisance. Le bénéficiaire de cette faveur était M. de Saizieu.

Cette maison s'appelait alors « la Camilla ». Elle servit d'habitation à nos consuls généraux, mais elle était fort délabrée et mal entretenue, ce qui n'enlevait rien à son charme.

La Résidence de La Marsa est un des lieux du monde que Paul Cambon a le mieux aimé.

Ceux qui la voient aujourd'hui, entourée d'un mur contourné par une route goudronnée qui permet à des autos bruyantes de gagner le Cap Gammarth, à travers une station balnéaire déshonorante pour le paysage, peuvent difficilement se faire une idée du charme purement africain qu'elle dégageait à cette époque. L'habitation elle-même, avec ses terrasses, son patio de marbre et de faïence, a conservé ses attraits, mais l'ambiance n'est plus la même.

En 1882, il n'y avait rien alentour que des sables, des cactus et des aloès. Du balcon du grand salon, on découvrait toute l'étendue de la mer, entre le Cap Bon qu'on apercevait au loin à sa droite, et les dunes du Cap Gammarth, aujourd'hui en partie plantées d'arbres.

Ce grand salon, l'ancien harem, reposait sur une voûte sous laquelle passait le petit chemin du Cap Gammarth, et l'on entendait le soir monter, à travers le plancher, le bruit léger que faisaient le trottement des ânes sur le sable et la mélodie des enfants qui les accompagnaient.

Un étroit sentier bordé d'immenses aloès descendait directement

sur la plage. C'est sur cette plage que Paul Cambon, lorsqu'il rentrait fatigué de Tunis, allait se détendre en galopant sur son cheval.

Le Résident Général Massicault fit remettre la construction en état. A cette époque, le bureau du Résident Général était situé sous le grand salon, au rez-de-chaussée, séparé du chemin de Gammarth par deux simples barrières en bois.

Le Résident Lucien Saint apporta de nombreux aménagements. Il créa le jardin marocain et fit construire la grande salle à manger, ainsi que la colonnade qui surplombe la route.

Vers 1910, le Gouvernement acheta la villa de M. Krieger et les terrains l'entourant, qui vont jusqu'à la mer, pour y loger les délégués.

Un curieux marabout touche à cette villa, dont la koubba en coupole et un grand mât portant le drapeau aux couleurs du Prophète signale au loin ce lieu sacré où reposent les cendres de Sidi Salah.

Ce marabout est une construction quadrangulaire avec une cour au milieu. Dans l'une des chambres, celle que recouvre la koubba, se trouve le tombeau du saint, orné de drapeaux et de lanternes.

Les autres chambres sont habitées par la famille qui a la garde du tombeau et qui est chargée, le vendredi et les jours de fête, de hisser le drapeau, d'allumer des cierges et de brûler des parfums. Un palmier ajoute son panache indicateur pour désigner ce lieu aux fidèles.

Sur le bord de la plage, jusque dans les flots, se trouve un petit kiosque de bain, « Koubat el Aoua », la coupole du bey, où les princesses beylicales venaient prendre des bains de mer, loin des regards indiscrets. Elles y arrivaient en carrosse, tous stores baissés. Au milieu de l'édifice était une piscine dans laquelle le flot de la mer entraînait librement.

A quelques pas de là, existait un bain analogue pour les dames musulmanes qui habitaient le palais de Kasnadar. Elles empruntaient pour s'y rendre un passage couvert qui a été démoli vers 1939.

Quand venait l'été, le public se pressait le soir aux alentours de « Koubat el Haoua » pour entendre la musique de la garde beylicale, tandis que les nains du palais faisaient diversion et multipliaient leurs bouffonneries.

C'était la « belle époque »...

Jean d'ANTHOUD.